

Miroir ô m (extrait)

Catherine Pierloz

Numéro 159, été–automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pierloz, C. (2020). Miroir ô m (extrait). *Les écrits*, (159), 23–25.

MIROIR Ô
(EXTRAIT)

La reine avait demandé que son corps soit livré aux vautours car elle était obnubilée par la blancheur et dans son dernier délire de mourante, après avoir béni sa fille, c'était les seuls mots qu'elle avait encore murmuré : « les os blancs, les os blancs comme neige », comme sa fille, sa Blanche comme neige, et ceux qui assistaient à son agonie pressentaient vaguement sans rien y comprendre qu'elle léguait là, à sa fille surtout, mais aussi à quiconque se laisserait gagner par une illumination, un héritage scintillant.

On avait dressé dans la cour du château – les chevaux piaffaient dans l'écurie – un bûcher de rondins fraîchement débités dans la forêt, la reine y avait été couchée, vêtue de noir entièrement, même le visage, ombré par une voilette brodée, et les fauconniers avaient lâché les vautours qui s'étaient élancés haut, dans un premier temps, indifférents au corps, à la viande, car la bequée imposée insulte leur libre arbitre, et ils avaient fait mine de tourner longtemps par-dessus les murailles pour se bercer de l'illusion qu'ils étaient seuls maîtres du moment qu'ils choisiraient pour dépecer la défunte, ou peut-être parce qu'ils se préparaient à une tâche plus complexe que la simple sustentation.

C'est plus tard seulement qu'ils ont fait leur travail, longuement, minutieusement, et tous ont assisté au dépeçage du corps aimé jusqu'à ce qu'il ne reste, sur le bûcher fait de rondins fraîchement coupés, que des os, parfaitement nettoyés, parfaitement blancs, tellement que dans la nuit tombée, on en a constaté la phosphorescence, « ça, c'est rare ! » avait murmuré une femme dans l'assemblée, une manante, puis elle n'avait rien ajouté, et les gens étaient repartis, un à un, pensifs et impressionnés.

Blanche, devenue orpheline, assise sur le seuil de l'écurie, où un cheval, une vieille jument irascible, avait posé sa tête sur son épaule, pour consoler, comme personne n'avait songé à le faire, l'enfant seule, continuait à regarder, les yeux secs et écarquillés, les os de sa mère qui émettaient dans la nuit une lueur légèrement dorée, ce qui était rare.

Par la suite, et ce n'est pas certain – elle n'en a jamais parlé –, elle aurait vu sortir de terre des êtres trapus et rapides, les aurait vu s'emparer des os et les ramener, affairés comme une colonne de fourmis bien organisées, vers le trou, la trappe d'où ils étaient sortis, peut-être s'est-elle assoupie, et ensuite elle a pris pour des os ce qui avait été déposé à leur place et qui émettait

également un rayonnement grâce aux rayons de lune qui s’y reflétaient ; de son propre aveu, elle aurait découvert seulement au petit matin, alors qu’elle était assise là dans l’odeur et la chaleur des chevaux ensommeillés, un long miroir déposé sur le bûcher, de la taille exacte qu’avait le squelette révélé par les vautours, miroir sur lequel avait été précautionneusement posés les vêtements noirs, et la voilette brodée, que les vautours avaient pris soin de déchirer avant d’arracher et d’avalier les chairs.

L’aube pâle s’était levée sur la population avec un arrière-goût de nuit difficile, et les visages qui se penchèrent sur le prodige, ce miroir venu de nulle part, étaient cernés et gris, ce qui n’empêcha pas un émerveillement teinté d’effroi car les miroirs étaient rares en ce temps-là. Ils furent nombreux à vouloir y revenir encore et encore, envoûtés par leur propre image, mais au bout de quelques jours, le miroir fut transporté dans le château et caché quelque part, dans une pièce secrète, qu’on oublia, par pure incompétence.

Pendant l’année qui suivit, la jeune Blanche fit deux découvertes, dont elle ne parla à personne car elle restait seule la plupart du temps, et réveillée au cœur de la nuit, elle errait comme une somnambule dans les couloirs sombres et silencieux du château, elle empruntait les escaliers de service qui la menait directement aux cuisines, la faisaient traverser les dortoirs où les jeunes servantes dormaient à trois ou quatre par lit, mais une nuit, deux d’entre elles, incapables de trouver le sommeil, la suivirent par curiosité et la virent pénétrer dans le lavoir, il y faisait tellement froid – le lavoir était ouvert sur l’extérieur, et dehors il neigeait – qu’elles la laissèrent là, seule, un peu inquiètes, car les lavoirs sont des lieux où rôde une indicible menace, et celui-ci d’autant plus, bâti comme il était juste à l’endroit où jaillissait une rivière dont le cours s’enterrait en amont du château et passait bien profondément par-en-dessous, et on ne sait jamais ce qui jaillit de dessous la terre en même temps que l’eau se libère de l’étreinte des roches, ainsi donc Blanche resta seule dans le lavoir cette nuit de neige, elle resta pieds nus sur le bord du bassin à regarder dehors, il y avait là un carré de terre qui n’acceptait pas la neige, les flocons y fondaient immédiatement, c’était attirant, cette tâche sombre, dans la blancheur, c’était très attirant...

Il n’a pas fallu gratter beaucoup la terre meuble pour trouver l’anneau, il n’a pas fallu une force plus conséquente que la sienne pour soulever la dalle, elle a juste eu le temps de voir, figés par la surprise, leurs visages ridés et barbus,

puis disparaître, rapides, comme disparaissent sous terre les cafards quand on soulève une pierre plate, en emportant avec eux les dernières pièces du squelette phosphorescent qui avait été entreposé là, en même temps qu'elle relâcha en frissonnant la dalle qui s'ouvrait sur un trou sombre et vide, un vent se leva, dans son bruissement elle reconnut la voix de sa mère, elle chantait, mais son intonation était inquiète, alors elle reprit le chemin du retour, elle marchait d'un pas rapide, quelque chose la pressait de marcher, comme si du sol des aimants accrochaient ses pieds et les forçaient à une marche qu'elle ne contrôlait pas, elle traversa dortoir et cuisine, escaliers de service, elle s'accroupit pour passer par une porte tellement basse qu'elle semblait faite pour de très jeunes enfants, elle marcha à tâtons dans des couloirs tellement sombres qu'elle se crut devenue aveugle, et soudain elle parvint dans une pièce, un boudoir, une toute petite fenêtre était taillée dans la pierre, à vrai dire c'étaient de petits trous qui avaient été sculptés dans la pierre, qui laissaient entrer de fins faisceaux, une lueur pâle venue de la nuit neigeuse et lunaire, c'était peu, mais suffisant, pour voir, et ne voir que cela, le grand miroir sur pied, face à elle, le grand miroir du bûcher, les vêtements noirs, les vêtements funéraires, y étaient encore fixés, et aussi la voilette brodée, la lune parfois masquée par les nuages faisait jouer ses reflets sur la surface lisse, la rendant en alternance opaque, laiteuse ou brillante.

Quand la lune cessa de jouer, il n'y eut plus de reflets, et Blanche vit enfin le visage qui la regardait en souriant – il y avait de la douceur et de la timidité dans ce sourire – derrière la voilette brodée.

Le lendemain, elle se réveilla dans son lit, ne se souvenait plus de rien, ou décida de retenir les choses dans cette version, mais elle grava une phrase dans la pierre derrière son lit: «J'ai douze arpents de silence blanc tout au fond du cerveau^[2]». Quelques mois plus tard, le roi épousa en secondes noces une femme dont le sourire semblait doux et timide.

Catherine Pierloz est belge.

Conteuse, elle puise les motifs de ses récits dans le répertoire de la littérature orale. Ses préoccupations actuelles concernent la rencontre ambiguë entre le merveilleux et la géopoétique (Kenneth White).

[2] Poème de Kenneth White, « Mes propriétés ».